

DISCOURS DU PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE À L'OCCASION DE L'INHUMATION DU DERNIER DES POILUS

« Le dernier survivant vient de rejoindre le premier mort de la plus atroce des guerres. [Les premiers morts] ne virent pas la suite effroyable de ce qu'ils avaient commencé, ces millions de morts tombés face contre terre, fauchés par les mitrailleuses, noyés dans la boue des tranchées, déchiquetés par les obus. Ils ne virent pas non plus l'immense foule de ces millions de blessés, de paralysés, de défigurés, de gazés, qui vécurent avec le cauchemar de la guerre gravé dans leur chair. Ils ne virent pas les parents qui pleuraient leurs fils, les veuves qui pleuraient leurs maris, les enfants qui pleuraient leurs pères. Ils n'éprouvèrent pas la souffrance d'un soldat qui fume cigarette sur cigarette " pour vaincre l'odeur des morts abandonnés par les leurs qui n'ont même pas eu le temps de jeter sur eux quelques mottes de terre, pour qu'on ne les vît pas pourrir ". Ces deux jeunes de vingt ans ne connurent pas les nuits de pluie, l'hiver, dans les tranchées, " l'attente silencieuse et grelottante, les minutes longues comme des heures ". Ils ne croisèrent pas les colonnes qui revenaient du feu « avec leurs plaies, leur sang, leur masque de souffrance » et leurs yeux qui semblaient dire à ceux de la relève : " N'y allez surtout pas ! " Ils ne se battirent pas sans relâche contre la boue, contre les rats, contre les poux, contre la nuit, contre le froid, contre la peur. Ils n'eurent pas à vivre pendant des années avec le souvenir de tant de douleurs, avec la pensée de tant de vies foudroyées à côté d'eux et des corps qu'il fallait enjamber pour monter à l'assaut. Lazare Ponticelli fut de ceux qui survécurent après avoir connu toutes les souffrances et toutes les horreurs de cette guerre la plus terrible peut-être que le monde ait jamais connu. La mort l'épargna miraculeusement, comme si elle avait choisi de le sauver pour qu'il puisse témoigner, pour qu'il fût un jour le dernier témoin. [...] Il disait : " L'horreur de cette guerre je ne l'ai pas oubliée, ni pour moi, ni pour ceux qui sont morts. C'est pourquoi je vais le 11 novembre au monument aux morts. " Il ne manqua pas une commémoration de toute sa vie. Aux enfants des écoles, il répétait : " Ne faites pas la guerre. " La guerre, il ne la racontait que pour en faire sentir l'horreur et pour en faire comprendre l'absurdité. »

Hommage national aux combattants de 14-18, Paris, lundi 17 mars 2008, Nicolas Sarkozy, © DR.



DISCOURS DU PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE À L'OCCASION DE L'INHUMATION DU DERNIER DES POILUS

« Le dernier survivant vient de rejoindre le premier mort de la plus atroce des guerres. [Les premiers morts] ne virent pas la suite effroyable de ce qu'ils avaient commencé, ces millions de morts tombés face contre terre, fauchés par les mitrailleuses, noyés dans la boue des tranchées, déchiquetés par les obus. Ils ne virent pas non plus l'immense foule de ces millions de blessés, de paralysés, de défigurés, de gazés, qui vécurent avec le cauchemar de la guerre gravé dans leur chair. Ils ne virent pas les parents qui pleuraient leurs fils, les veuves qui pleuraient leurs maris, les enfants qui pleuraient leurs pères. Ils n'éprouvèrent pas la souffrance d'un soldat qui fume cigarette sur cigarette " pour vaincre l'odeur des morts abandonnés par les leurs qui n'ont même pas eu le temps de jeter sur eux quelques mottes de terre, pour qu'on ne les vît pas pourrir ". Ces deux jeunes de vingt ans ne connurent pas les nuits de pluie, l'hiver, dans les tranchées, " l'attente silencieuse et grelottante, les minutes longues comme des heures ". Ils ne croisèrent pas les colonnes qui revenaient du feu « avec leurs plaies, leur sang, leur masque de souffrance » et leurs yeux qui semblaient dire à ceux de la relève : " N'y allez surtout pas ! " Ils ne se battirent pas sans relâche contre la boue, contre les rats, contre les poux, contre la nuit, contre le froid, contre la peur. Ils n'eurent pas à vivre pendant des années avec le souvenir de tant de douleurs, avec la pensée de tant de vies foudroyées à côté d'eux et des corps qu'il fallait enjamber pour monter à l'assaut. Lazare Ponticelli fut de ceux qui survécurent après avoir connu toutes les souffrances et toutes les horreurs de cette guerre la plus terrible peut-être que le monde ait jamais connu. La mort l'épargna miraculeusement, comme si elle avait choisi de le sauver pour qu'il puisse témoigner, pour qu'il fût un jour le dernier témoin. [...] Il disait : " L'horreur de cette guerre je ne l'ai pas oubliée, ni pour moi, ni pour ceux qui sont morts. C'est pourquoi je vais le 11 novembre au monument aux morts. " Il ne manqua pas une commémoration de toute sa vie. Aux enfants des écoles, il répétait : " Ne faites pas la guerre. " La guerre, il ne la racontait que pour en faire sentir l'horreur et pour en faire comprendre l'absurdité. »

Hommage national aux combattants de 14-18, Paris, lundi 17 mars 2008, Nicolas Sarkozy, © DR.